

Grand Théâtre de Lyon donnait la première représentation d'une *Salomé*, par M. A. Mariotte, d'après la tragédie d'Oscar Wilde. *Le Salut Public*, *l'Express*, *le Progrès*, *le Lyon Républicain*, *la Dépêche de Lyon* ont constaté le très grand succès de cette œuvre, à laquelle M. Emile Berr, dans *le Figaro* du 11 septembre 1907, avait consacré une brillante chronique.

C'est en 1895, alors qu'il faisait, en qualité d'aspirant, la campagne de Chine, que M. Mariotte écrivit les premières mesures de *Salomé*. Des circonstances diverses en retardèrent l'achèvement, et entre temps M. Strauss survint, avec une *Salomé* allemande qui fit grand tapage et dont la valeur n'est ni incontestable ni incontestée. Ce ne fut qu'en 1902, après sa nomination comme professeur au Conservatoire de Lyon, que M. Mariotte put travailler sérieusement à sa partition. Les lignes suivantes, empruntées au compte-rendu de *la Dépêche de Lyon*, relatent des incidents sur lesquels nous aurons sans doute l'occasion de revenir :

La *Salomé* de M. Mariotte devait être représentée au cours de la saison dernière, ainsi en avaient décidé les directeurs du Grand-Théâtre lorsqu'ils reçurent l'ouvrage du jeune compositeur, après une brillante audition, au mois de septembre 1907. Mais ces messieurs avaient compté sans M. Richard Strauss, le célèbre et ombrageux musicien allemand, que nous vîmes à la tête de la Philharmonique de Berlin, lors de son dernier concert au Casino. M. Richard Strauss, auteur d'une *Salomé* à laquelle on fit, d'ailleurs, partout un vif et bruyant succès, ne pouvait admettre qu'un autre ait eu avec lui (même bien avant lui) l'idée d'écrire une partition sur le poème d'Oscar Wilde, et, après avoir donné à M. Mariotte l'autorisation de faire jouer sa pièce, il n'hésita pas à signifier par huissier, aux directeurs du théâtre, l'interdiction de la représenter.

Il fallut que M. Mariotte, sur les conseils et les instances de ses amis, se rendît à Berlin pour rejoindre le « maître » qui se dérobait toujours et lui arracher la main-levée de l'interdiction, mais au prix de quels sacrifices !

Salomé ne peut être jouée qu'une seule saison, et seulement sur le théâtre de Lyon ; la partition sera ensuite livrée à M. Richard Strauss pour être anéantie !

Voilà les faits ; il serait inutile de les accompagner d'aucun commentaire. Le lecteur appréciera les procédés courtois et la magnanimité de M. Richard Strauss à l'égard de son confrère lyonnais.

M. Mariotte s'est fait connaître en outre par des sonates pour piano, une symphonie, six *Sonatinas d'Automne*, sur des paroles de Camille Mauclair, et il travaille actuellement à un opéra sur *le Vieux Roi*, de M. Remy de Gourmont.

§

Sur les origines de l'Angelus. — Nous trouvons, dans *le Manuel liturgique* de Lerosey, 1889, t. IV, page 578, ce renseignement réclamé par notre collaborateur Georges Polti comme document récent, et qui vient à l'appui du dire de M. Lafayette sur les origines de l'Angelus (Voy. *Mercur de France*, numéros 272 et 273) :

L'Angelus, dans sa forme actuelle, remonte au pape Jean XXII (1316-1334).

En outre, *la Rassegna gregoriana*, mai 1906, colonne 199, donne une note sur la sonnerie de l'Angelus d'après la *Zeitschrift für kath. Theologie*, avec mention d'une indulgence pour ceux qui récitent le soir à genoux trois *Ave Maria* au son de la cloche (1274).

§

La Musique et les chapeaux de femmes. — Nous lisons dans la *Neue freie Presse* du 22 novembre :

« Les chapeaux de dames, comme la mode l'exige cette année, ont pris, chacun le sait, des formes qui méritent d'être qualifiées de monstrueuses. Déjà en maints endroits a été observée la venue intermittente de monstres dont le diamètre est d'un mètre et plus, et on ne voit pas bien pourquoi une dame, dont les proportions s'y prêteraient, n'irait pas jusqu'à un chapeau de deux mètres. Aux endroits publics, cette mode est un véritable objet de scandale. Le moindre mais inévitable choc suffit ; portières de voitures et portes de maison deviennent immédiatement trop étroites, et l'auto, par son espace restreint, ne saurait plus être pris en considération par toute femme moderne.

« Les abonnés aux *Concerts philharmoniques* viennent de s'apercevoir, avec un étonnement douloureux, que les dames possesseurs des plus grands chapeaux qui soient à Vienne paraissent s'être conjurées pour occuper, disséminées avec une cruauté raffinée, le parquet des dits concerts, et à ce point que, à partir du dixième rang, un formidable rempart de rubans et de plumes rend impossible toute vue du podium. Qu'on n'objecte pas qu'au concert il n'y ait rien à regarder. Il n'est interdit à personne de tourner le dos aux musiciens ou de demeurer, les yeux fermés, « tout oreilles ». Mais il n'est point universellement reconnu que ce soit là le meilleur moyen d'entendre. Le Dr Friedrich von Hausegger, dans son fameux livre *la Musique comme expression*, écrit : « Nous ne sommes pas encore arrivés au « point où nous puissions jouir musicalement d'une symphonie, si elle ne « se manifeste pas à nous par quelque intermédiaire humain. Pourquoi pas ? « Un clavier mis mécaniquement en mouvement dépasserait sûrement, en « précision, en facilité, en force, etc., le jeu de n'importe quel pianiste. Et « combien facile à nos moyens techniques d'en construire un semblable ! « Nous sommes convaincus que les formes musicales ainsi obtenues quel- « que merveilleux que soit l'enchantement qui en résulterait pour les sens, « perdraient leur pouvoir de séduction aussi vite que les fontaines lumi- « neuses. Ainsi ce serait une condition d'audition musicale que cet exercice « fût manifesté d'une façon sensible à nos sens par des hommes. Nous éprou- « vons une certaine nécessité de voir l'exécutant au milieu de son œuvre et « ce n'est point là uniquement un besoin de curiosité : cela est inséparable « de la nature de la jouissance attendue. Nous demandons, plus ou moins « consciemment, que la musique perçue par notre oreille donne d'elle une « représentation humaine. »

« Le nombre est grand de ceux voulant suivre tous les mouvements du chef et des exécutants. Cet intérêt est théoriquement fondé et pratiquement reconnu depuis longtemps. Ce n'est pas sans raison que l'essai souvent répété en Allemagne d'orchestres invisibles n'ait donné aucun résultat. Il ne serait peut-être pas impossible, si plus difficile à prouver, que les ondes sonores, après avoir franchi ces tours de chapeaux, arrivassent fort modifiées aux oreilles de l'auditeur... »

§

Largesse. — Pour que les œuvres complètes de Haydn puissent être publiées au moment des fêtes du centenaire du « Père de la symphonie », le ministère des Cultes de Prusse vient d'accorder à l'entreprise un subside de 75.000 francs.